



Institut français d'études sur l'Asie centrale (IFEAC)
Projet « Lieux de mémoire »
Notes de l'IFEAC, février 2019

L'œuvre de Tchinguiz Aïtmatov, patrimoine de l'imaginaire kirghiz

Né en 1928 à Sheker, au nord du Kirghizstan, alors République soviétique, et décédé à Nuremberg le 10 juin 2008, Tchinguiz Aïtmatov a laissé un héritage littéraire considérable pour le Kirghizstan et la langue russe. Figure tutélaire de la littérature kirghize, il ne cesse encore aujourd'hui d'influencer les nouvelles générations d'auteurs et de lecteurs en Asie centrale.

Quelques repères biographiques permettent d'expliquer certaines racines de l'inspiration de Tchinguiz Aïtmatov. Il a dix ans quand son père, Torokul, haut fonctionnaire soviétique, est accusé d'être un « ennemi du peuple » avant d'être fusillé à l'âge de 35 ans. Puis, au cours de la Seconde Guerre mondiale, alors qu'il est affecté dans un kolkhoze en qualité de secrétaire du soviet local, il a la lourde charge d'annoncer la mort des soldats à leurs familles. On retrouve l'atmosphère des kolkhozes, et les réalités des conditions de vie dans la ruralité kirghize, au sein du recueil de nouvelles *La pluie blanche* — tableau du travail de la terre, de la perte des proches sur le Front de l'Est, et de l'existence à l'arrière de la guerre. L'expérience d'une jeunesse à la périphérie de la guerre, avec les douleurs, les incertitudes et les traumatismes qu'elle comporte, se retrouve dans de nombreux récits d'Aïtmatov, dont l'un des plus célèbres, *Djamilia*. En 1959, le poète communiste Louis Aragon (associé à A. Dimitrieva), s'attèle à la traduction française de cette longue nouvelle qui paraîtra aux Editeurs Français Réunis (EFR), une maison appartenant alors au Parti Communiste Français. La notoriété internationale d'Aïtmatov en Europe va alors devenir croissante. En 1963, il reçoit le prix Lénine pour son recueil intitulé *Nouvelles des montagnes et des steppes*. Et il écrit désormais en russe, pour des raisons politiques et afin d'élargir l'accès à ses textes. Il publie ensuite *Il fut un blanc navire* (1970) ainsi que *La Pomme rouge*. Dans les années 1980, il est l'un des écrivains les plus connus de l'URSS, déjà traduit dans plusieurs langues.

Ses romans abordent des problèmes sociaux, économiques et politiques, qui s'inscrivent dans une posture assez rare sous la période soviétique ; en témoigne le roman *Une Journée plus longue qu'un siècle* où sont traitées des questions délicates, comme la répression des anciens prisonniers de guerre de retour en URSS, des dissidents, et du rapport complexe entre modernité et tradition. De même retrouve-t-on dans *Les Rêves de la louve*, long roman polymorphe, les réalités du trafic de drogue, l'absurdité du massacre des antilopes Saïgas dans la steppe kazakhe, la présence de victimes expiatoires et le substrat religieux de la culture. Le rayonnement de ses histoires se fait aussi par le truchement de l'image : puisque *Djamilia* ou *Le Premier Maître* font l'objet d'adaptation au cinéma, notamment par Andreï Mikhal'kov-Kontchalovski. Le génie de la plume de Tchinguiz Aïtmatov s'explique en partie par la maîtrise des codes d'une littérature qui n'a rien de figé dans le temps, à la fois présoviétique, soviétique et postsoviétique : esthétique du conte, le souffle épique des personnages, l'amour de la nature, des paysages, des mythes nomades, le rapport aux ancêtres et les réflexions philosophiques sur la modernité et le monde après la chute de l'URSS. Sous la fameuse *perestroïka* de Mikhaïl Gorbatchev, pendant le milieu des années 80, Tchinguiz Aïtmatov devient l'un des conseillers au Kremlin. Virulent critique du stalinisme, il publie, en mai 1987 dans les *Izvestia*, un réquisitoire musclé contre le Petit Père des peuples.

L'œuvre d'Aïtmatov oscille plus entre des interrogations métaphysiques et souvent universelles, qu'un rapport matériel et concret aux événements ; raison pour laquelle il ressent le besoin d'écrire de la science-fiction, avec *La marque de Cassandre*, dans les années 90, afin de chercher au-delà des limites terrestres un questionnement sur la tension entre le Bien et le Mal dans un monde ayant perdu sa bipolarité entre l'Ouest et l'Est. Sa statue qui trône au cœur de Bichkek, sur la grande place Ala-Too, rappelle aux passants, au peuple kirghiz comme aux étrangers de passage, l'essence même d'une littérature à la fois sensible et obstinée : une quête d'honneur qui demeure à jamais actuelle.

Grégoire Domenach

